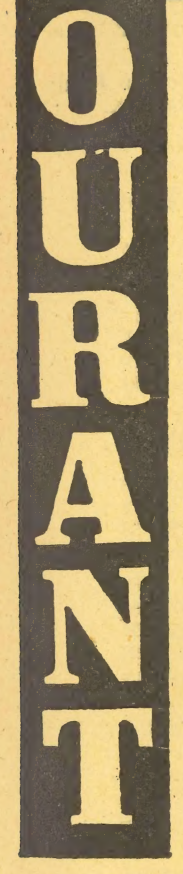
15e année - N° 136 L'ex. UN FRANC 25 mai 1966



CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale



Jean DE BOE

Secrétaire général du « Syndicat du Livre » de Bruxelles — Rédacteur en chef du « Syndiqué du Livre »

Dans ce numéro :

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant est spécialisé dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mises à sa disposition par les auteurs. Pour le reste, nous pouvons fournir tout ce qui se trouve dans le commerce. Nous indiquer titre du livre, nom de l'auteur et, si possible, de l'éditeur pour faciliter les recherches.

COMMANDES et FONDS à adresser *nominalement* à Louis LOUVET : C.C.P. 880-87, Paris (7e), 24, rue Pierre-Leroux.

(Les prix s'entendent franco de port.)

III. — SUITE DU CATALOGUE (mis à jour)

BOUVIER R. et MAYNIAL Ed. : *Le dernier des grands Mogols.* — Contemporain de Louis XIV, le grand Mogol Aureng Zeb devait devenir « un conquérant du monde » à l'instar de ses illustres prédécesseurs Temoudjin-Gengis Khan, premier empereur mongol, et Timour Lenk-Tamerlan qui fonda le second empire. Passionnante aventure narrée par deux érudits (Belle occasion) 4,10

BROCHON Pierre : *La chanson sociale de Béranger à Brassens.* — L'éveil de la conscience ouvrière par la chanson puis l'affirmation sociale par le même moyen. Très plaisant et très instructif recueil commenté excellemment par un auteur au fait de la question 6,25

BROTTEAUX Docteur : *Le surnaturel dans la vie religieuse moderne.* — Etudiés par un rationaliste, les divers miracles prodigués par la religion catholique se résument, en fin de compte, à peu de chose ou bien alors à trop de chose : Exemple. une « photographie » du Christ. Il n'y a plus qu' « à tirer l'échelle » 4,60

BRULAT Paul : *La Faiseuse de gloire.* — Un « déshabillage » de la presse de 1900 sous forme romanesque par l'auteur de diverses Histoires populaires (celles de Gambetta, Ferry, Zola, Hoche et Galliéni). Or la presse n'a guère changé, ce qui implique que le livre est et sera toujours d'actualité 3,20

BRUPBACHER Fritz : *Socialisme et liberté.* — Relancé dans le public par les soins d'Hem Day, ce choix de textes traduits et présentés par le regretté J.P. Samson comporte une préface de Monatte et une étude de F. Bondy. La liberté, Marx et Bakounine, Jules Vallès, James Guillaume sont les personnages-clés de ces soixante ans d'hérésie 9,70

BUCHNER Louis : *Force et Matière.* — Simplicité et clarté, telles sont les qualités de ces études de philosophie naturelle et expérimentales son auteur étant adversaire de la phraséologie abstraite qui marque le manque de profondeur. L'idée de Dieu, de l'âme, du

libre arbitre des chapitres — entre autres — qu'il faut avoir lus au travers de ces 350 pages grand format .. 13,10

BURNEY Pierre : *Les langues internationales.* — Une même langue pour le monde entier, c'est le rêve des tenants de l'espéranto, de l'ido, de l'interlinguia et même de ceux qui préconisent l'anglais pour ce faire. Ce livre traite des langues internationales et des langues artificielles et participe ainsi à la lutte contre le « babélisme » et ses 2 000 à 3 000 langues parlées actuellement 2 80

CABANES Docteur : *Œuvres historiques et médicales diverses.* — Cet auteur réputé, un peu réactionnaire d'opinion, a publié de nombreux volumes dont le prix très élevé a éloigné nombre de lecteurs. Nous sommes en mesure d'en proposer aux nôtres un certain nombre à prix raisonnable, dans leur édition originale, c'est-à-dire très soignée dont les titres suivent, séparés les uns des autres par des tirets, les titres de collection (volumes groupés) étant en caractères italiques. Signalons que les séries ne peuvent être *réassorties* et que le nombre des volumes est *limité,* ayant nous-mêmes profité de circonstances *exceptionnelles.*

Le mal héréditaire : les Bourbons d'Espagne (93 illustrations) — Les Condés (tome II, 85 ill.) — Les évadés de la médecine : de Th. Renaudot à Berlioz (60 ill.) — Médecins amateurs : de L. de Vincy à Diderot (60 ill.) — *L'Enfer et l'Histoire* (les reprouvés et les calomniés) : de Lucrèce Borgia à Fouquier-Tinville. Cinq vol. différents dans cette série.

Les morts mystérieuses de l'Histoire : De Louis XIII à Napoléon III (30 gravures et portraits) — Dans les coulisses de l'Histoire (13 cas, 40 ill.). Deux vol.

Les indiscrétions de l'Histoire : Troisième série, *1 vol.* (12 ill.) — Quatrième série (14 ill.) — Cinquième série (18 ill.) — Sixième série (23 ill.) — Les énigmes de l'Histoire (Raphaël, chevalier de la Barre, Calas, Rousseau, P.L. Courier, Mme Récamier, etc., 48 ill. En tout cinq volumes.

Légendes et curiosités de l'Histoire : Première série (1 vol., 24 ill.) — Deuxième série (1 vol. 30 ill.) — quatrième série (1 vol., 55 ill.) — Cinquième série 1 vol., 37 ill.). En tout quatre volumes.

Grands névropathes : Tome I, de Baudelaire à Wagner (47 ill.) — Tome II, de La Fontaine aux frères Goncourt (44 ill.) — Tome III, d'Hoffmann à Dostoïevsky (45 ill.). Trois volumes dans cette série.

Sont annoncés ici dix-neuf ouvrages différents, belles éditions, abondamment illustrées, scientifiquement rédigées. *(Chaque volume :* dix francs et port selon le nombre de pages et la qualité du papier de 1 F 10 à 1,70.) *Pri xmoyen établi* 11,20

(Suite page 39)

A BEAUCOUP D'AMIS INCONNUS

NOUS avons pris contact, pour faire connaître la revue et les points de vue qu'elle défend, à diverses reprises, avec **plusieurs milliers de personnes** soupçonnées de sympathie pour une meilleure organisation sociale.

La plupart d'elles reçoivent aujourd'hui ce numéro afin de les inciter à participer **effectivement** à l'effort que nous menons EN CONTRACTANT UN ABONNEMENT en faveur de « Contre-courant ».

L'« escalade » qui a porté le nombre de pages de vingt à quarante, en moins de quinze mois, sans augmentation du prix de la participation annuelle, prouve l'intérêt que nous avons suscité dans les milieux les plus divers et, pourquoi le cacher, parfois les plus inattendus.

Ce fut possible parce que nous ne poursuivons aucun but lucratif. Rédaction, administration, collaborations ne sont en aucune façon rétribuées, ainsi le prix de revient est en conséquence allégé très sensiblement. Toutefois : papier, clichés, impression, P.T.T. (c'est fort compréhensible) ne sont pas placés sur le même plan et sont payés rubis sur l'ongle.

En 67, une nouvelle escalade doit nous porter **à 48 pages tous les quinze jours** avec la création de nouvelles rubriques. Alors...

PARTICIPEZ DES MAINTENANT à cette réalisation **par votre abonnement** puisque vous êtes parmi ceux que nous considérons comme des nôtres.

Vous contribuerez ainsi, dans une mesure qui n'est pas négligeable, à l'amélioration sans cesse désirable de notre périodique et à la défense des idées qu'il préconise.

L'animateur de CONTRE-COURANT.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez inscrire sur les listes d'abonnés à la revue « Contre-courant » :

M. ....

adresse complète (très lisible) ....

....

aux conditions que vous indiquez. (Voir page 40.)

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal
et le service des livres, *nominalement,*
à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e).
Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68.

Ce qu'il faut dire

DE LA PROSTITUTION ET DE SES ADEPTES. — Bien que les sortes en soient variées, il ne saurait être question, en ces quelques lignes, que de la prostitution sexuelle. « Le plus vieux métier du monde » lit-on si souvent dans les gazettes, terme employé, à plume que veux-tu, par des courriéristes dont l'imagination n'est pas la qualité dominante, qui affectent de croire qu'il s'agit là d'un métier alors que ce ne saurait être autre chose qu'une condition très spéciale, souvent provisoire et de circonstance, essentiellement déplaisante — quoique beaucoup puissent en penser — et pour celle qui bon gré, mal gré, s'y soumet, et pour son déplorable bénéficiaire.

Le sujet m'a été inspiré par cette *Histoire d'une prostituée* (1) signalée en nos colonnes récemment, ouvrage paru aux éditions Gonthier. Cette confession je l'ai lue, elle est quelconque à souhait quant au mobile qui a entraîné la protagoniste à louer son corps pour mal subsister. La fille a seize ans, la férule paternelle est rude à son avis, elle en change en se mariant. « Mon mari, écrit-elle, ne pensait qu'à me faire des enfants. » Ça ne peut durer qu'un temps. Le hasard d'une rencontre : un beau gosse, avenant, entreprenant, c'est l'aventure classique. Malheureusement le sigisbée est un dos vert. Choix désastreux s'il en est. La suite se devine sans peine : le trottoir, les maisons closes, l'hôpital, les incarcérations répétées... La prostitution certes est ancienne. Elle a commencé le jour où, sortant de l'animalité, une femme a eu l'idée de livrer son corps, sans amour, pour échapper à la dure condition qui était celle de ses compagnes à une époque où la bestialité et la force brutale masculines régnaient de par le monde. Ce qui amena un jour la doctoresse Madeleine Pelletier, féministe intransigeante, à prétendre que le fait de se faire payer ou de retirer

(1) *Histoire d'une prostituée* par Marie-Thérèse, 1 vol. franco 5,55.

des avantages substantiels de l'acte d'amour était une des premières conquêtes de la femme.

Cette institution séculaire a eu, à travers les temps, obligatoirement, ses partisans et ses adversaires. La longue lutte qui a mis aux prises, en France, abolitionnistes et tenants du *statu quo* s'est terminée en 1946 par une semi-victoire des premiers. Semi-victoire puisque Marthe Richard, elle-même, dont les campagnes ont abouti à la fermeture des lupanars, avoue dans son livre *l'Appel des sexes* (2) que les résultats obtenus sont des plus médiocres. « *En établissant la loi les législateurs ont négligé les réformes sociales urgentes, ils ont omis d'examiner les causes de la prostitution, alors qu'ils auraient dû traiter le problème cliniquement et sociologiquement en entourant les prostituées de toutes les sauvegardes nécessaires pour elles-mêmes et pour la société* », telle est la déclaration désabusée de cette moraliste pudibonde.

C'est que le problème est complexe. En dehors de l'accord souterrain, mais puissant, passé tacitement entre tous les profiteurs du commerce des charmes de nos péripatéticiennes, les règlements édictés se heurtent à la volonté très ferme de la plupart des intéressées qui ne sont pas disposées à changer leur genre de vie, cette habitude étant, comme le dit un vieil adage, une seconde nature.

Pour que les Marie-Thérèse n'aient plus à publier des Mémoires affligeants il faudrait qu'elles vivent dans une société où le profit est exclu, le travail non robotisé, la liberté de mœurs admise sans réticences. Ainsi la prostitution est une branche de la question sociale, qu'on ne peut aborder sans d'infinies précautions, sous peine de se heurter à maints préjugés solidement ancrés dans l'opinion.

Et pour aller au fond des choses, s'il n'est pas, directement, le seul responsable, si sa disparition n'entraînerait pas, obligatoirement et sans délai, cette lèpre redoutable qui ravage le corps de nos sociétés dites civilisées, du moins faciliterait-elle une normalisation des mœurs souhaitable entre toutes.

Mais que signifie cette allusion ? Qui ou quoi est en cause ? Vous l'avez deviné, je suppose, ami lecteur ? Il ne saurait être question — là comme dans combien de domaines ? — que du corrupteur n° 1

NOTRE ENNEMI L'ARGENT

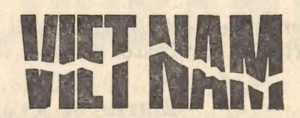
Louis LOUVET.

P.S. — Rappel est fait de la séance de prestidigitation donnée par *Mystag* le 14 mai, *109, rue de Rivoli,* et du débat qui suivra, au bénéfice de l'*Union rationaliste.*

---

(2) *L'Appel des sexes* par Marthe Richard, 1 volume franco 6,70.

Voir en page 40 notre : DERNIERE MINUTE

ENQUETE A PROPOS DU 

QUESTIONS

1° Comment jugez-vous l'intervention U.S.A. au Viêt-nam, sans mandat de l'O.N.U. et en dehors des deux nations garantes du traité de Genève ;

2° Comment concevez-vous une paix négociée, compte tenu de l'existence du Vietcong et de l'influence de son action dans le Viêt-nam du Sud ?

Après les voix d'Amérique et du Canada (numéros : 134 et 135), c'est une voix belge, celle de notre ami Hem Day, qui se fait entendre.

VOIX DE BELGIQUE

L'intervention U.S.A. au Viet-nam avec ou sans mandat de l'O.N.U. ne se juge pas ; on la condamne purement et simplement et, au même titre, les interventions officieuses de la Chine. Protecteurs et libérateurs ne sont que des fauteurs de guerre qui empêchent le peuple vietnamien, divisé et partagé par des idéologies à étiquettes différentes, à essayer de s'accorder, tout au moins sur certains problèmes d'unité. Alors, négocier la paix, compte tenu de l'existence du Vietcong et de l'influence de son action dans le Viet-nam du Sud, me paraît fort aléatoire et pleine de chausse-trapes.

Reste l'action du peuple vietnamien lui-même, mais hélas, de nos jours, que veulent les peuples, et surtout ce peuple enfoncé dans la guerre et les occupations militaires depuis vingt ans. Problème insoluble, voire insondable. Il m'est difficile de donner un avis pertinent, tant il y a d'impondérables. Je ne suis ni prophète ni diseur de bonne aventure. Depuis 1945, la situation des deux Allemagnes n'a-t-elle pas des points communs avec celle du Viet-nam ?

Je souhaite de tout cœur que cette guerre se termine, mais n'est-ce pas là un vœu purement platonique sans grande portée réaliste. La guerre et la violence restent encore bien ancrées dans l'esprit des hommes. Là est le tragique de notre histoire du vingtième siècle ! — HEM DAY.

Et maintenant quelques voix de France. Celles en premier des militants de l'enseignement Marie et François Mayoux qui payèrent de la prison, de la révocation et des

dommages pécuniaires qui s'ensuivirent leur courageuse attitude pacifiste durant la première guerre mondiale :

Marie et François MAYOUX

1° Comme pacifistes, nous condamnons cette guerre sans aucune réticence. Mais les gouvernants et dirigeants français, qui ont fait, eux aussi, une « sale guerre » là-bas, ne manquent pas de culot (et d'hypocrisie) en faisant semblant d'opiner pour la paix. Pour le traité de Genève, Messieurs les Américains ne l'ont pas signé et se croient (?) donc en droit d'aller à des milliers de kilomètres porter la mort — et se défendre contre le communisme qui les épouvante ;

2° Les Américains qui veulent une paix servant leurs intérêts sont un peu contradictoires de penser à la faire en dehors des communistes qui les combattent et qu'ils combattent.

C'est assez bébête. (On dit qu'ils se sont légèrement dégonflés et que, maintenant, ils pourraient accepter la présence des combattants communistes à la table des négociations. Mais est-ce vrai ? — 23 février 1966.)

Nous ne devons pas avoir d'illusions. Les combats cessant au Tonkin, il restera de nombreux points chauds pouvant servir de prétexte à une vraie guerre mondiale. Pour un temps indéterminé, les U.S.A. et la Russie demeurent maitres de la paix — et de la guerre.

Ensuite, la Chine sera là avec ses millions de soldats et ses bombes à forte puissance. Si les dirigeants russes et américains n'étaient pas des idiots, ils agiraient en conséquence. Mais, hélas, les faits montrent que ce sont des idiots et qu'y pouvons-nous ?

A ces pacifistes chevronnés succède un « jeune » Roger Monclin qui durant l'entre-deux-guerres dirigea avec autorité le journal La Patrie humaine *qu'avait fondé Victor Méric durant les années 30. Quand vint la guerre de 39 Monclin déclara nous ne la ferons pas et il tint parole. Une telle attitude est si rare qu'elle est digne d'être rapportée. La réponse de notre camarade n'en a que plus de poids.*

Roger MONCLIN

La guerre du Viet-nam est une guerre... Cela me suffit et se suffit à soi-même. Toutes les guerres sont d'horribles saloperies qui ne comportent aucune excuse. Traité de Genève ? O.N.U. ? Est-ce qu'il n'y avait pas une certaine S.D.N. avant 1939 ? Et un traité signé solennellement à grand renfort de fanfares et de grandes phrases creuses par toutes les nations mettant la guerre hors la loi ?

Je ne sortirai pas de mon idée : les guerres ne sont possibles que parce qu'il y a des cons pour les faire. Un point, c'est tout, et tout le reste est rodomontades de

robots plus ou moins conscients ou intéressés. Ah ! oui, les guerres justes, pour la liberté, l'indépendance, le droit... La Résistance n'avait qu'un but : lutter pour la liberté.

Des milliers et des milliers d'hommes sont morts pour la Liberté. Et nous avons la Ve... Qu'est-ce qu'il y a comme cocus sous la terre... (air connu).

Les drapeaux claquent. Les hommes aussi. Il faut choisir.

Ça s'agite en Amérique.

Plus de la majorité du peuple américain hurle contre la guerre du Viet-nam et manifeste contre son « démocrate » de président.

Ça gueule au Viet-nam.

Les Vietnamiens, les bonzes, les étudiants en ont marre des tueries. Et ils descendent dans la rue pour le dire avec les mots qu'il faut. La paix au Viet-nam ? Mais elle est là, elle ne pouvait être que là. Des peuples qui se dressent contre leurs gouvernements respectifs de fous sanguinaires. Une fois de plus, voilà que se confirme ce que je n'ai cessé de hurler pendant des années et des années : « La paix, ça n'est pas si difficile que ça : ça tient en trois lettres : « Non ! »

Quand donc tous les peuples de la terre apprendront-ils ce tout petit mot, si simple... et avec son mode d'emploi breveté S.G.D.G.

(Dans le prochain numéro la réponse de GAUCHON.)

UN MERCI ! UN RAPPEL...

De nombreux lecteurs de « Contre-courant » ont bien voulu me faire ce plaisir de m'écrire, ou de me dire, que la revue s'améliorait de numéro en numéro. Je les en remercie, mais il faut reconnaître qu'il y avait beaucoup à faire. En tout cas j'y apporte tous mes soins. Soyez-en certains.

Pourtant il y a encore pas mal de négligents qui ne font pas tout ce qu'ils peuvent faire. Aller à la poste pour quelques minutes, rédiger un chèque postal ce n'est pas la mer à boire, que diable ! Ajoutées les unes aux autres, ces « négligences » freinent l'élan que je m'efforce de donner à l'œuvre commune. Car vous comptez pour quelque chose, amis abonnés, tout repose sur vous, *aucun « guichet » ne s'ouvre à notre approche et c'est fort bien ainsi. Alors, n'oubliez pas le C.C.P. 880-87 pour rédiger votre participation annuelle. Ce sont ces sommes* régulièrement *adressées qui nous permettent de progresser.* — L.L.

Opinions et dialogues

« FAIS-MOI PEUR »

Misan. — *Savez-vous la grande nouvelle, la plus stupéfiante de toutes les surprises nationales et internationales ?*

Philo. — *De quoi s'agit-il ? Nos savants auraient-ils découvert la guérison du cancer, ou la pilule magique rendant tous les hommes pacifiques ?*

Misan. — *C'est à peu près ça car l'Etat français vient de renoncer à la bombe atomique, au service armé, à l'emploi de la violence pour résoudre les différends inter-humains, bref à tous les vestiges dangereux de la mentalité de l'homme des cavernes. N'est-ce pas prodigieux !*

Philo. — *C'est curieux, j'aurais pensé que cette initiative de désarmement réel, radical et appliqué serait venue de celui qui perpétue la légende du fameux pacifiste qui recommandait à ses disciples de tendre la joue droite après avoir été souffleté sur la joue gauche.*

Misan. — *Non ! Ce représentant de commerce est passé de l'autre côté. Il fraye maintenant avec les riches, les gros, les puissants et ne s'acoquine point avec la canaille sinon pour l'exhorter à s'accommoder de son sort en attendant d'en être récompensée dans l'Au-delà.*

Philo. — *Ainsi nous voici à l'aube d'une ère nouvelle car cette initiative sera certainement suivie par tous les peuples désirant vivre dans la sécurité, l'aisance et une réelle fraternité. Que de grandes choses n'allons-nous pas entreprendre ! Quelle bienfaisante abondance l'ingéniosité humaine ne va-t-elle pas répandre chez les peuples défavorisés ! Que de gestes inutiles, malfaisants ou meurtriers notre espèce ne va-t-elle pas supprimer ! Que de rancœurs, d'hostilités, de haines désormais refoulées pour faire face à une amicale compréhension des hommes entre eux ! Plus de frontières et la planète libre ! N'est-ce point la preuve que nous sommes réellement sortis de l'animalité et que l'homo sapiens est véritablement un être exceptionnel ! Quel magnifique avenir et combien nos descendants nous sauront gré de cette initiative courageuse et hardie !*

Misan. — *Pauvre aveugle, pauvre rêveur et pauvre psychologue. Ainsi vous avez marché et vous avez réellement cru qu'un gouvernement quelconque était susceptible de supprimer ce qui précisément le justifie. Rappelez-vous cette sagesse gouvernementale : diviser pour régner. Et les oppositions de peuple à peuple, de parti à parti, de profession à profession, etc. ? Bref, tous les désaccords inter-humains sont les meilleurs garants de la pérénité des systèmes autoritaires.*

Philo. — *Vous êtes un mauvais plaisant et rien ne prouve l'exactitude de votre pessimisme. Les chemins du progrès, ceux de la sagesse, ne sont pas toujours ceux*

que nous imaginons. L'unification de l'espèce humaine, sa pacification, sa prospérité contrariées jusqu'ici par des causes multiples, finiront peut-être par l'emporter sur l'animalité dont notre espèce se dégage lentement. Et ce n'est pas en vous réjouissant des échecs des pacifistes que vous hâterez cette ère de sagesse et de raison, mais bien plutôt en cherchant et en éliminant les causes qui en empêchent, ou en retardent, la réalisation.

IXIGREC.

LE DROIT A L'EUTHANASIE

L'OBJECTEUR de conscience part du principe qu'il est un homme libre, et qu'on ne peut le forcer à accomplir un acte que sa conscience lui interdit. En particulier l'acte de tuer. Très louable est à priori cette détermination.

Cependant l'objecteur se rend-il bien compte qu'il est lui-même victime d'un acte d'arbitraire qui le frappe de deux condamnations : condamnation à vivre tout d'abord, condamnation à mourir ensuite. Récemment *le Canard Enchaîné* donnait comme définition de l'objecteur de conscience : « candidat au droit de ne pas disposer de la vie des autres ».

Or, ce que fait le prolificateur, c'est précisément cela : disposer, pour sa satisfaction personnelle, de vies d'êtres qui n'ont pas demandé à venir au monde. En toute logique, le premier devoir donc de l'objecteur, primant sur son refus de tuer, ce sera de prendre la résolution de ne pas engendrer. S'il appelle à la vie des êtres qui sont condamnés d'avance à la mort, son refus de tuer ne pourra être considéré comme sincère. Que la mort de l'être engendré survienne à la suite de maladie, d'accident, de violence, de sénilité ou de fait de guerre, la question n'est pas là. La mort est l'inévitable rétribution de la fécondation. C'est cela qui importe et rien d'autre. La vie est imposée. Celui qui la reçoit n'a pas la faculté de la refuser. Quand son état de conscience se sera suffisamment développé, il sera trop tard. Il sera relié à la vie par son instinct vital. Couper ce lien exigera de sa part un effort particulièrement pénible. Il n'aura que le suicide comme échappatoire, et le suicide est un véritable supplice auquel doit se résigner le réfractaire à la vie.

La préparation au suicide, l'obligation de décider du mode de suicide, l'anticipation des souffrances à endurer, sont déjà en elles-mêmes cause d'un tourment qui peut se prolonger des jours, des mois, voire des années. Et lorsque la décision aura été prise, il y aura à surmonter les hésitations du dernier moment. Et ce n'est pas tout. Il y a le risque de rater son suicide. Il faudra compter avec les sursauts du raccrochage à la vie qui surgit inopinément chez tout être en danger de mort.

Tandis qu'un centre euthanasique éliminerait de façon certaine toute souffrance physique. La souffrance mo-

rale, si elle existe, sera certainement fortement atténuée. Pour tous ceux qui considèrent la vie indésirable et qui ne demandent qu'à se débarrasser de son fardeau ; pour tous les incurables, pour tous les débiles séniles, le droit à l'euthanasie volontaire s'avérera un inestimable bienfait. L'institution de l'euthanasie volontaire constituera un complément logique à la régulation des naissances, que les limitations géographiques du globe terrestre vont devoir imposer en dépit de toute résistance. Tôt ou tard le centre euthanasique devra s'incorporer dans la vie communautaire, s'il est décidé que celle-ci doit se perpétuer. Il devra dès à présent faire l'objet d'une revendication sociale.

D'ailleurs l'euthanasie n'est-elle pas déjà officieusement, sinon officiellement, reconnue ? Ceux qui se dévouent pour abréger le martyre d'un malade condamné par la science médicale se voient automatiquement condamnés à une légère peine de prison, accompagnée du « sursis », ce qui pratiquement équivaut à un acquittement. Les jurés, le tribunal admettent en fait. Nous vous approuvons, mais comme la loi écrite ne nous autorise pas à exprimer formellement notre approbation, nous prenons le détour de vous condamner à une peine que vous n'aurez pas à accomplir.

Evidemment une pareille innovation dérangerait toutes les éthiques auxquelles l'humanité a été habituée dès le début des civilisations. Mais qu'y faire ? Ni les religions ni les sciences ne peuvent aller à l'encontre de réalités mathématiques, biologiques et psychologiques. Du reste, quand il s'agit d'envoyer les jeunes au casse-gueule, ou de déverser des bombes sur les vieux, on ne se soucie guère de sentiment.

R. ANSAY.

Le *Cercle d'études sociales-syndicalistes* de l'Ouest (Vertou — 44, rue des Garennes — Tél. : 55) a l'intention dès juin 1966 de publier à nouveau *la Lettre socialo-syndicaliste de l'Ouest* dont les correspondants sont : pour la région du Mans, *A. Senez ;* pour l'Anjou, *R. Alexandre ;* pour la Bretagne et la Vendée, *Y.M. Biget*. Notez que des jeunes acceptent de former en Bretagne — nord et sud — des groupes de gens de mer, d'étudiants, d'ouvriers, de paysans fédéralistes libertaires, et nous comptons, également sur les camarades étrangers, les membres de l'A.I.T., de la C.N.T., de l'A.O.A. résidant dans l'Ouest. Tout comme nos camarades dans le Nord avec *Informations libertaires,* nous combattrons le réformisme étatique qui plonge l'Ouest dans le chômage, nous lutterons contre la hiérarchie, la bureau-technocratie, la fausseté des syndicats reconnus par le gaullisme. Dans un cadre de loyauté nous demandons aux camarades de soutenir notre effort en faveur du triomphe de la justice sociale et de la liberté humaine. Vous pourrez toujours compter sur notre *Service social* qui vous aidera à résoudre vos problèmes sociaux. Ecrivez-nous au plus vite. — *Le C.E.S.S.O.*

NOTRE PREMIER MAI 1966

NEE dans l'impitoyable lutte des classes, la tradition du Premier Mai n'a perdu ni sa valeur symbolique ni sa raison d'être. Avec la montée puissante de la sève du printemps, la conscience humaine s'ouvre au souffle vivifiant du renouveau. L'appel de la vie, c'est aussi l'appel de la justice, de la bonté, de la générosité. Il était dans l'ordre de la Nature que tous ceux qui souffrent, qui peinent, qui désespèrent, répondent aux injonctions de l'espérance. Et c'est pourquoi le Premier Mai, c'est surtout et avant tout le jour de la Réparation. Bien avant sa promotion internationale, ce jour était consacré au bonheur et à l'amour. Et lorsque, plus tard, les luttes engendrées par l'esclavage industriel se multiplièrent dans le monde entier, le Premier Mai devint le signe de ralliement de tous les exploités de la terre. C'est une mer, un océan de révolte contre l'injustice sociale qui coule de Paris à New York, de Chicago à Londres, de Madrid à Saint-Petersbourg, le plus souvent rougi du sang des martyrs.

En cette fin du XIXe siècle, les travailleurs du monde entier ont trouvé la voie de leur émancipation : « Prolétaires de l'univers, unissez-vous ! » Non pour « fêter le travail », mais pour se libérer de leurs chaînes. C'est le jour où « le monde va changer de base », comme la terre morte de l'hiver devient la glèbe féconde du printemps. Et quels que soient les revendications, le lieu et le temps, c'est toujours le grand symbole de l'esclave qui brise ses chaînes qui s'attache aux manifestations du Premier Mai. Et, après avoir tenté d'étouffer dans le sang cette révolte des opprimés, les classes possédantes auront beau l'accaparer, le dénaturer et en faire une « Fête du Travail », elles ne réussiront jamais à effacer son sens véritable dans la conscience des travailleurs. Et cela aussi longtemps qu'il y aura des riches et des pauvres, des exploiteurs et des exploités.

Notre Premier Mai reste celui de l'émancipation totale de l'humanité, de la paix entre les hommes et de la fraternité.

Il y aura bientôt quatre-vingts ans que le congrès international de Paris fixa le jour du Pre-

mier Mai pour l'organisation simultanée d'une manifestation mondiale des travailleurs. Sans doute, les conditions d'existence des travailleurs — et aussi celles des non-travailleurs — ont-elles beaucoup changé. En bien ? En mal ? En dépit des apparences, le sage s'abstiendra de se prononcer.

Deux forces poussent irrésistiblement dans le sens du progrès social : tout d'abord, celle de la classe ouvrière organisée qui lutte sans repos et sans merci pour élever son standing d'existence ; ensuite, l'irrépressible besoin d'expansion de l'économie capitaliste. Il ne suffit pas de produire, il faut vendre, et il faut toujours produire davantage et vendre davantage. On a beau investir des milliers de milliards dans les brouillards de Vénus ou dans les cendres de la Lune, la prolifération des capitaux est telle que le régime se détruirait lui-même par saturation si les réinvestissements devaient se ralentir. Et c'est pourquoi il faut sans cesse créer des besoins nouveaux, fussent-ils inutiles ou nuisibles. Et c'est une course sans fin où les chances ne seront jamais égales, car celui qui produit, qui travaille, ne pourra jamais consommer tout ce qu'il produit. On ne lui donnera jamais les moyens du rachat intégral. Tout le drame de l'exploitation capitaliste tient dans l'importance de cette part de la production que le travailleur ne peut racheter par son salaire. Et si les conditions d'existence entre les travailleurs de 1896 et ceux de 1966 sont réellement différentes, c'est parce qu'on lui a inoculé une quantité de besoins dont la satisfaction contribue à la prospérité générale. Dans les pays à grande densité de population, comme la Belgique, la classe ouvrière représente 60 à 70 % des consommateurs. Ce qui n'était pas le cas il y a quatre-vingts ans, et ce qui n'est pas encore le cas dans les pays sous-développés.

Mais l'état de besoin reste le même. Proportionnellement, la part du produit du travail que l'ouvrier ne peut racheter avec son salaire, non seulement est restée la même, mais, le plus souvent, elle s'est agrandie. Et, de part et d'autre de la barrière sociale qui sépare les classes, la lutte pour la conservation ou la restitution de cette part devient de plus en plus impitoyable. D'autant plus

que l'Etat s'accapare de la plus grande part de ce gâteau. Nous sommes toujours aussi loin de la justice sociale que l'étaient nos compagnons de la fin du XIXe siècle.

Et nous sommes encore beaucoup plus éloignés du respect — à défaut d'amour — du prochain. Deux guerres mondiales, se soldant par des centaines de millions de morts, l'anéantissement d'incalculables richesses publiques ou privées, le développement de la haine et de la cruauté. Pour aboutir à la plus hallucinante criminalité collective : fascisme et nazisme, qui ont ravalé l'homme à un niveau de bestialité beaucoup plus bas que celui des monstres les plus sanguinaires de la création. Joli bilan de notre civilisation... Et nous voici engagés sur le chemin de la destruction intégrale.

Depuis Hiroshima et Nagasaki, brûlés comme des torches en l'espace de quelques secondes, avec leur population d'enfants, de femmes et de vieillards, avc leurs animaux familiers, avec leurs fleurs et leurs fruits, avec tout ce qui fait la vie douce aux innocents, dans la seule intention de frapper le monde d'épouvante et d'imposer ainsi son hégémonie universelle. Depuis ce jour, nous assistons à une course frénétique, insensée, entre les « grandes » puissances pour s'assurer le monopole d'engins de destruction de plus en plus effroyables qui paralyseraient le reste du monde de terreur. La bombe nucléaire d'Hiroshima, comparée à celles qui encombrent par milliers les arsenaux atomiques, n'est qu'un jouet d'enfant. Les cent mille morts de la ville martyre ne sont rien à côté des montagnes de cadavres que provoquerait une bombe de vingt mégatonnes en explosant au-dessus d'une de nos grandes capitales. On ne rappellera jamais assez l'horreur criminelle de ces engins qui peuvent à chaque moment s'abattre sur n'importe quelle population du globe.

Au cours de la guerre 1939-1945, un millier d'avions transportant chacun quatre bombes d'une tonne d'explosifs ont anéanti les trois quarts de la ville de Hambourg, causant la mort de 75 000 de ses habitants. Il faut avoir vu ces villes détruites systématiquement pour avoir conscience de l'hor-

reur. C'était là le travail de quatre mille tonnes d'explosifs. Essayez donc d'imaginer à quel anéantissement serait voué un territoire touché par une de ces bombes de vingt mégatonnes, dont la puissance est égale à vingt millions de tonnes d'explosifs. Cela représente une puissance vingt mille fois plus grande que celle des quatre mille bombes d'une tonne transportées par mille avions au-dessus de la ville de Hambourg. Or, il existe probablement vingt mille de ces bombes de par le monde. Sans compter les centaines de milliers d'autres engins nucléaires de moindre puissance !

Sans doute agite-t-on, de temps à autre, la menace de cette inimaginable puissance. Mais on s'incline, on accepte, parfois même on justifie. Les uns parce que le militarisme et les dépenses d'armements sont à la fois sources de profit personnel et de sécurité pour leurs privilèges de classe. Les autres, par veulerie ou par lâcheté. Chacun sait que les armements sont parfaitement inutiles devant la menace atomique, mais on continue à astiquer les boutons de cuivre des tuniques. Ces armements coûtent des milliers de milliards chaque année et cette somme astronomique suffirait à créer un équilibre social à travers le monde entier. Mais, toujours aussi hypocritement, on excite la sensibilité des gens sur la famine aux Indes et ailleurs, en même temps qu'on tolère, quand on ne la provoque pas, la destruction des productions excédentaires d'alimentation et de biens d'équipement, ainsi que le gonflement toujours accru des budgets militaires.

Et c'est aussi contre cette déshumanisation de notre société que nous manifestons ce Premier Mai.

La prospérité du régime capitaliste passe par la guerre. Cette vérité devrait être gravée en lettres de feu dans la conscience de tous les hommes. N'oublions jamais la parole fameuse de Jean Jaurès : « Le capitalisme porte la guerre en son sein, comme la nuée porte l'orage. » Et nous ne nous étonnerons plus, dès lors, que le pays où le système capitaliste est le plus développé : les Etats-Unis, est aussi le pays où la puissance militaire est devenue l'instrument indispensable de la prospérité. Pour s'en convaincre, il suffit de savoir que 60 % du budget

total de cet Etat, sont destinés à des fins militaires, soit une somme d'environ 70 milliards de dollars par an.

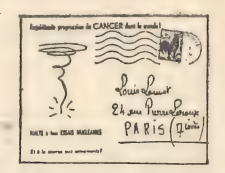
Et c'est ce marché fantastique de la conquête et de la mort qui est devenu la condition de la richesse des Etats-Unis. Des commissions officielles internationales ont recherché des formules de reconversion des industries de guerre en industries de paix et ont proposé des solutions, sans parvenir à convaincre les puissances financières et militaires qui tirent le plus grand profit de cette monstrueuse institution. En ce Premier Mai, nous devons manifester énergiquement contre un système politique et économique dont l'existence est conditionnée par l'accaparement des biens et des énergies au profit de l'oppression et de la guerre.

N'oublions pas que, depuis la fin de la dernière guerre mondiale, les massacres n'ont pas cessé dans toutes les parties de notre globe. Partout où s'est allumé l'incendie et le massacre, nous avons retrouvé la même main criminelle : celle des capitalistes américains. Que ce soit en Corée, au Congo, à Saint-Domingue, en Chine. En aucun cas, ils ne toléreront que la paix s'établisse dans le monde, car ce serait l'effondrement de leur puissance financière. Ils ont truffé le monde entier de leurs engins de guerre, dont ils sont seuls à garder les commandes. Car ils se considèrent d'ores et déjà comme les maîtres du monde. Et la manifestation la plus odieuse de cette criminelle oppression universelle, c'est la guerre qu'ils font en ce moment au peuple vietnamien, sous l'hypocrite prétexte de le libérer. En réalité, comme l'écrivait le « Daily Express » de Londres, «le Viet-Nam est un laboratoire de guerre», où les Etats-Unis préparent et expérimentent les armes les plus atroces, dont ils se serviront demain contre d'autres peuples qu'ils désirent asservir, et contre nous, en fin de compte.

Notre Premier Mai est une manifestation en faveur de la Justice sociale, de l'Egalité, de la Liberté, mais aussi en faveur de la Fraternité humaine, pour la Paix du monde.

Jean DE BOE.

LE LECTEUR
DONNE SON AVIS



Paris, le 26 avril 1966.

Citoyen Louis Louvet,
« Contre-Courant ».

Mon cher Camarade,

J'ai à mon tour, moi aussi, lu avec un très grand intérêt dans le numéro 131 de « Contre-courant », la réponse que m'a faite tenir notre camarade Marius Liège, après la publication de l'article que je vous avais confié pour une mise au point de ma part, faisant suite au compte rendu du Congrès National de « la Libre Pensée » dont vous aviez fait imprimer de très longs extraits.

Je me dois tout d'abord de vous remercier, cher camarade Louvet, pour l'hospitalité franche et fraternelle que vous m'avez, et que vous m'accordez dans les colonnes de votre sympathique revue, et je profite de l'occasion qui m'est une fois de plus donnée pour lui rendre l'hommage qu'elle mérite tant au point de vue de son objectivité que de son dynamisme et de l'effort d'éducation qu'elle déploie.

Il me faut donc maintenant engager le dialogue avec mon interlocuteur qui accable de tous les maux le Parti socialiste S.F.I.O., auquel, soit dit en passant, j'ai adhéré depuis plus de vingt ans déjà, et qui est rendu responsable de tout ce qui s'est passé ces dernières années en France en matière de non défense de la laïcité de l'Etat et de ses institutions.

Ma réponse première sera toute simple en précisant, ou plutôt en répétant une fois de plus, « que l'on trouve toujours plus royaliste que le roi... », et en l'occurrence il faut bien me rendre à l'évidence et en toute amitié, que j'ai trouvé plus libre-penseur et plus laïque que moi ! Mais nous allons tout de même essayer de fournir des explications et des justifications plus sérieuses car, comme on voudra bien le comprendre, ceci n'est qu'une boutade amicale.

Oui, mon camarade Liège, tout ce que vous précisez et rappelez est bien exact — ou à peu près — en ce qui concerne la lutte âpre et sans relâche qui aurait dû être menée par les laïques .. je précise bien par tous les laïques — pour réfréner les appétits de l'Eglise, mais comme nous allons le voir, vous êtes tout de même, je pense, un peu sévère lorsque vous avancez que les socialistes n'ont rien fait dans ce sens, ou presque.

Si vous le voulez bien, examinons très honnêtement la situation, et ne nous payons surtout pas de mots.

Avant de développer mes explications vous me permettrez de rappeler une phrase célèbre qui fut prononcée,

il y a cinquante années de cela, par le général Joffre, au moment où l'attaque allemande se développait face à Verdun. Notre généralissime, étudiant en compagnie de son état-major la carte des opérations, et ne sachant trop comment répliquer à l'avance du Kronprinz, eut cette belle réplique : « Avant de combattre l'ennemi il faut connaître sa force, et la plus grande faute serait de la mésestimer. »

Il avait raison.

En effet, que ça nous plaise ou non il faut bien admettre tout de même que l'Eglise catholique et les forces rétrogrades qui la soutiennent ont, depuis plusieurs années en France un rayonnement certain et leurs fidèles se comptent par deux ou trois dizaines de millions environ, alors que ceux qui les combattent, ou qui tentent de s'y opposer, en groupent tout au plus, et à grand-peine, deux ou trois, voire quatre. On constate alors, et sans que l'on puisse démontrer le contraire, que le rapport des forces est très nettement à l'avantage du capitalisme et de la religion.

Alors, au risque de passer sans doute pour un défaitiste — ce que je ne crois pas être — il faut bien admettre qu'il n'est pas possible d'ignorer une telle situation, et s'il y a quelqu'un à fustiger ce n'est pas exclusivement au Parti socialiste qu'il faut s'en prendre, mais également aux autres partis et groupements de gauche, sans oublier « la Libre Pensée », qui n'ont peut-être pas fait tout ce qu'ils auraient dû faire pour éviter une semblable situation. Il faut en effet savoir, et comprendre surtout, que nos antagonistes ne sont forts que parce que nous sommes plus faibles qu'eux !

Ainsi donc la question que le camarade Liège aurait dû se poser avant de confier à la revue « Contre-courant » ses remarques, justifiées je le reconnais une fois de plus, c'est de savoir si le combat pour la défense de la laïcité a toujours été mené avec force et cohésion par ceux qui sont les défenseurs de la tolérance et de la liberté de penser. Je répète bien par tous, et pas seulement par les militants socialistes. Est-il aussi simple, comme vous le dites, de supprimer l'ambassade de France au Vatican, ignorer la hiérarchie catholique ou d'interdire le pardon des terres-neuvas ? En parole c'est peut-être facile, dans la pratique je pense que ce l'est beaucoup moins en tenant compte, comme je le précise par ailleurs, du rapport des forces. Je prends le pari a un million contre une boîte d'allumettes que si un ministre laïque avait le courage d'interdire la prise en charge par exemple de l'entretien des édifices religieux par les collectivités, il serait le lendemain étripé, ou en tout cas ce qui est certain, obligé de s'enfuir de son ministère sous une pluie de tomates et d'injures.

La vérité est peut-être dure à avouer, mais il en est ainsi. Ce serait il est vrai différent si les laïques étaient majoritaires, mais jusqu'à preuve du contraire nous n'en sommes malheureusement pas à ce stade.

Le camarade Liège avance ensuite qu'il était possible

en 1936 et en 1946 de tout bouleverser, compte tenu de la majorité des forces de progrès.

Pas du tout d'accord sur ce point, qui peut être d'ailleurs facilement vérifié et surtout démontré. En 1936 le Front Populaire a été constitué pour essayer de modifier la situation économique du pays, et les responsables politiques qui eurent pendant quelques mois le pouvoir eurent des problème sociaux à résoudre dont l'urgence était plus importante que celle qui pouvait concerner les rapports de l'Eglise avec l'Etat. A cette époque d'ailleurs elle était moins virulente qu'elle ne l'est aujourd'hui. De plus les radicaux qui étaient partie prenante dans la majorité n'auraient certainement pas accepté les propositions des autres partenaires s'il avait été question de contrecarrer les positions vaticanes ; ils l'ont d'ailleurs prouvé quelques années plus tard puisqu'ils ont voté la loi Barrachin-Barangé.

En 1946 le gouvernement homogène de Léon Blum avait lui aussi — malheureusement — d'autres chats à fouetter que ceux se rapportant aux problèmes religieux, car la situation économique était catastrophique du fait du marasme dans lequel se trouvaient nos finances au lendemain de la guerre 1939-1944. D'ailleurs lorsqu'il accepta la charge de président du Conseil il faut rappeler qu'il précisa solennellement dans sa déclaration présidentielle que la durée de son cabinet serait limitée « que son « ministère n'aurait qu'un caractère provisoire, qu'il dési« rait simplement, compte tenu de la situation politique « du moment, faire voter un budget et un certain nombre « de lois indispensables pour redresser l'économie, fort « détériorée ».

De tout ce qui découle il faut une nouvelle fois rappeler — jusqu'à ce jour j'ai trouvé peu d'interlocuteurs qui veuillent s'en souvenir — que la gauche n'a jamais eu en France une majorité, au Parlement et au gouvernement en même temps, qui puisse lui permettre de diriger les affaires de l'Etat à sa guise. C'est une constatation qu'il ne faut surtout pas oublier comme il ne faut pas non plus oublier qu'il n'est possible d'appliquer une réforme qu'autant — je me répète — qu'un groupe de citoyens qui a décidé d'imposer ses points de vue soit supérieur à celui que l'on a décidé de contraindre. Or le Parti socialiste S.F.I.O. n'a jamais eu la majorité absolue, et dans ces conditions lui laisser toutes les responsabilités dans la lutte à mener en faveur de la laïcité relève de la plus pure démagogie. Je l'ai déjà dit maintes fois. Tant que la gauche, toutes les forces de gauche — et je pense aux libres-penseurs comme aux anarchistes — n'auront pas réussi à faire leur unité et par là à constituer un bloc monolithique, jamais il ne sera possible de s'opposer aux appétits des ennemis de la laïcité et des partisans de l'école confessionnelle. Des flots de paroles seront prononcés, des kilomètres de critiques seront imprimés, des invectives seront de part et d'autre échangées entre partisans du même idéal, mais la situation, en définitive, restera toujours la même et les coupeurs de cheveux en quatre ou les donneurs de leçons — et il y en a — conti-

nueront à nager dans les eaux usées de la démagogie et de l'immobilisme, tandis que le cléricalisme demeurera en attendant le bénéficiaire de la discorde.

Pour terminer je ne saurais tout de même passer sous silence l'action des parlementaires socialistes qui, au moment de la discussion de la loi scélérate Barangé-Barrachin, face à la meute — et il faut aussi le préciser à la majorité — des tenants du capitalisme et des défenseurs de l'obscurantisme, ont du 6 au 12 septembre 1951 mené une bataille énergique de tous les instants. Le « Journal officiel » de l'époque en témoigne. Mes camarades et amis Verdier, Schmitt, Doutrellot, Leenhardt, Boutbien, Mazier, Deixonne, Rachel Lempereur, Pineau et Lussy ont je pense droit à la reconnaissance des laïques. Il y a ensuite eu quelques années plus tard, en 1959, la proposition de loi de M. Debré, qui est venue renforcer ce qui avait déjà été fait en faveur de l'école libre, et qui, comme on le sait, a été votée à une écrasante majorité. Une fois encore les députés socialistes se sont rageusement battus à 1 contre 5. Pour mémoire il est utile je crois de rappeler que Duchâteau, G. Mollet, Privat, Tailhades, Guille, Rougeron, Lamousse et Montpied ont tenté, mais en vain, par de solides et pertinentes interventions, de prouver l'inanité des mesures proposées. Nous avons été battus mais il a bien fallu se rendre à l'évidence que les laïques à tous crins n'ont pas incendié les préfectures ! Je pense tout de même qu'il devait y en avoir.

Enfin, pour terminer, je rappellerai qu'une proposition de loi portant « unification de l'enseignement obligatoire » a été déposée sur le bureau de l'Assemblée nationale il y a plusieurs années, par le groupe socialiste S.F.I.O., mais la majorité réactionnaire s'est toujours opposée à sa discussion.

Je ne saurais enfin oublier une accusation précise qui a été portée contre Gérard Jacquet au moment où celui-ci était ministre de l'Information dans le gouvernement de Guy Mollet en 1956. Notre camarade Liège précise en effet qu'à cette époque on aurait refusé à « La Libre Pensée » un temps de parole à la Télévision.

Je m'inscris ici en faux, car. ayant participé à des réunions interministérielles qui groupaient certains camarades membres des divers cabinets, je puis affirmer que Gérard Jacquet posa à Lorulot la question suivante : « Pouvez-vous m'assurer d'une façon catégorique que vous « serez en mesure de présenter tous les dimanches à la « Télévision une émission qui puisse, tant du point de « vue éducatif que du point de vue présentation, être télé- « visée et supporter la comparaison avec les émissions « adverses. En d'autres termes la Libre Pensée se sent- « elle capable d'avoir, sans défaillance, des orateurs qua- « lifiés qui puissent pendant des mois et des années assu- « rer la rubrique que vous réclamez ? » Eh bien ! Lorulot, en toute honnêteté, a répondu : non. J'ajoute que sur ce point je pourrais si nécessaire apporter des témoignages.

Il me faut maintenant conclure, et aussi m'excuser auprès de notre ami Louis Louvet, ainsi qu'auprès des lec-

teurs de « Contre-courant » pour l'exposé un peu long que je leur ai imposé. Je pense aussi qu'ils voudront bien pardonner, comme notre camarade Marius Liège, les quelques passages où j'ai peut-être un peu trop donné libre cours à ma passion de militant socialiste et de défenseur de la laïcité. Deux choses, deux actions que je mène de pair depuis vingt ans déjà, et d'une manière effective, au sein de la valeureuse 14e Section S.F.I.O. de Paris et des diverses organisations laïques du 14e arrondissement. — Renaud BERES.

N.D.L.R. — Nous avons tenu à insérer *intégralement* la réponse de Renaud Bérès à Marius Liège en laissant au militant socialiste toute la responsabilité de ses affirmations. Pour ceux de nos lecteurs qui pratiquent depuis peu la lecture de *Contre-courant* nous indiquons que le numéro spécial réservé exclusivement au congrès de Grenoble de la Libre Pensée (n° 127), celui contenant le premier article de Bérès « Partis et Libre pensée » (n° 129) et la réponse impromptu de Marius Liège (n° 131) sont à la disposition de quiconque désirerait prendre connaissance de l'intégralité de cette amicale polémique.

Mon cher Louvet,

> Pour faire de grandes choses, il ne faut pas être au-dessus des hommes ; il faut être avec eux.
>
> (Montesquieu)

L'avant-dernier numéro de ce périodique m'a confirmé que certains militants portaient une étiquette d'appellation contrôlée comme d'autres l'uniforme, mais le flacon n'en est pas moins vidé.

Roger Hagnauer croit-il que l'union sacrée contre les Soviétiques soit plus valable que contre les Américains ? (1) Il en fut pourtant question au « Cercle Zimmerwald », il y a dix ans : certains ne voulaient-ils pas mettre sac au dos ? A croire que l'Amérique n'est pas le dernier rempart du capitalisme ! Confondre Américains et capitalisme ne dénote pas une grande lucidité : plutôt une rage enfantine devant un événement déroutant comme toutes les époques de bouleversements profonds en ont connus. A-t-il si mal compris la tragédie de la Terreur, ses injustices et ses abus ?

Oublie-t-il aussi que Zimmerwald c'était une paix rapide qui n'humilie personne ? Pour moi, cette position préfigure la coexistence pacifique et, aussi, la « lâcheté non-interventionniste » montrée par... les Soviétiques dans l'affaire du Viêt-nam : un gouvernement bourgeois aurait sans doute considéré son « honneur » en cause et lâché la première bombe sur l'Amérique, prélude au suicide général. Et l'Amérique ne profite-t-elle pas de cette préoccupation soviétique pour agir au maximum ? Enfin, à qui fera-t-on croire que le Vietcong attaque le mode de vie

---

(1) *Roger Hagnauer n'est pas un collaborateur de* Contre-courant *— et nous le regrettons d'ailleurs — pourquoi le mêler à une attaque qui vise notre périodique ?*

américain, si peu enviable, comme le démontre, s'il en était encore besoin, la *Lettre d'Amérique* que tu publies ?

En fait, l'attitude « anti-subversion » menace tout mouvement anti-capitaliste ou simplement d'indépendance : les Sud-Américains en savent quelque chose !

Quant à ton correspondant déchaîné, qui ne voit que « rebelles inconscients ou pillards sous les ordres de galonnés sans morale ni principes », il me rappelle les pires réactionnaires du passé, lorsqu'ils traitaient les révoltés indigènes de « lâches bandits » : Les Pavillons Noirs, 1883-1885, les Boxers, 1900 : un numéro du *Petit Journal Illustré* de l'époque montrait ces derniers attachés par leurs nattes et jetés à l'eau, tandis que les troupes civilisatrices se réjouissaient sur la berge, en contemplant leurs ébats avant la noyade. Je n'ai jamais oublié cette image qui horrifia ma onzième année.

La réalité, c'est que le « péril blanc » sévit depuis quatre-vingts ans, en Asie et que Soviétiques ou Chinois n'y sont pour rien. A moins, bien sûr, que tout mouvement d'émancipation doive obtenir l'autorisation d'agir d'un ange gardien de la liberté — planant majestueusement sur ses deux L — et répandant la *seule* vérité ! Et puis, l'Amérique, qui a pris la relève colonialiste, ne montre-t-elle pas sa générosité : un kilo de chewing-gum, une tonne de napalm !

Sans doute aussi, oubliant la situation des Noirs, se réjouit-il du fait que les communistes sont tenus de se déclarer, tout comme les juifs pendant la guerre, tandis que *nazis* et *Ku-Klux-Klan* sont autorisés. Il juge même inutile de se demander pourquoi le mouvement ouvrier allemand ne fut pas aidé contre Hitler, ni le mouvement hongrois contre... Horthy, ni — plus simplement — le mouvement espagnol contre Franco ? Américains comme Européens capitalistes étaient trop contents de voir les mouvements ouvriers écrasés sans leur intervention directe — sauf financière (voir Konrad Heiden sur l'évolution nazie).

N'ayant aucun goût pour la vendetta ou le sectarisme, je ne m'intéresse qu'à tout effort qui tend vers un progrès où l'argent et le frelaté n'ont pas leur place. Et tant pis si les prétendus libertaires le comprennent moins bien que les theilardiens ou les bouddhistes, qui s'éveillent de plus en plus nombreux aux luttes sociales. Ah ! si Kropotkine voyait ça ! (2). — Marcel HASFELD.

---

(2) *Nous publions cette lettre — une seconde partie suivra dans le numéro à venir — par souci d'impartialité et en considération de la longue vie militante de Marcel Hasfeld. J'ai l'impression qu'aujourd'hui il déraille un peu. Il s'agissait de notre enquête sur le Viêt-nam et non du* Cercle Zimmerwald, *d'Hitler, d'Horthy ou de Franco. Attribuer à un auteur des idées non émises et lui répondre sans se soucier si elles sont bien siennes est un procédé commode fréquemment employé. D'ailleurs, mon cher Marcel, si le nom dudit auteur avait été imprimé peut-être aurais-tu été moins virulent et plus objectif.* — Louis Louvet.

LE MOINE

Cinq pèlerins suivaient, un jour, la même route :
« Nous n'avons pas, dit l'un, même métier sans
[doute :
Moi, je suis boulanger, et lorsque vient la faim,
C'est grâce à mon travail que vous avez du pain.
— Moi, je suis laboureur, dit un autre, et je gage
Que tu ne tiendrais pas, sans moi, pareil langage,
Car le pain est fait d'orge ou de seigle ou de blé.
— Moi, je suis forgeron, et le soc affilé
Qui creuse les sillons est sorti de ma forge
Et tu n'aurais, sans lui, ni ton blé ni ton orge.
— Et moi, je suis mineur, dit le suivant, mon bras
Vous fournit le métal ; si vous ne l'aviez pas,
Vous n'auriez ni le soc pour labourer la terre,
Ni le blé, ni le pain. » Et chacun de se taire
Et de penser : toute œuvre est utile au prochain
Et quiconque travaille a mérité son pain.
Mais le cinquième dit : « Moi, messieurs, je puis
[vivre
Sans que jamais mon bras à nul travail se livre ;
Je ne mets pas au jour le métal souterrain ;
Je ne laboure pas pour récolter le grain ;
Je ne suis ouvrier de forge ni d'usine ;
Je ne sais pas pétrir, ni cuire la farine,
Et pourtant j'ai toujours à manger quand j'ai faim.
— Vous êtes donc rentier ? — Nullement. — Mais
[enfin
Quel est votre métier ? — Compagnons, je suis
[moine,
La sottise des gens, voilà mon patrimoine. »

Victor HUGO.

FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES DE PARIS. — Au Saint-Séverin, 3, place St-Michel (métro : St-Michel) DIMANCHE 8 MAI à 14 h 30, conférence de *R. Imbert-Nergal* sur :

LES SCIENCES OCCULTES NE SONT PAS DES SCIENCES

Le Foyer tient séance tous les vendredis, même salle. Le 13 avec *Ixigrec :* La sagesse de La Fontaine, le 20 avec *Marcel Renot :* Divers aspects de l'individualisme, le 27 analyse critique de l'activité du groupe.

l'écho rationaliste

Supplément bimestriel à « Contre-courant »
Rédaction : Louis LOUVET, 24, r. Pierre-Leroux (7e)

publiera son premier numéro — daté mai-juin 1966 — le 25 mai. Il sera inséré, à l'intention de nos abonnés, dans le prochain numéro. Edité sur huit pages de notre format, il est conçu pour être diffusé, à titre de propagande, dans le public. Pour faciliter cette diffusion il sera cédé au prix de revient strict *(papier, frais d'imprimerie, port). Nous attendons de cette nouvelle initiative, prise à partir de* Contre-courant, *non seulement un apport à la pensée libre-penseuse, mais aussi une audience élargie au profit de notre revue. Sans compter que glisser 10, 20, 50 ou 100 exemplaires de* l'écho rationaliste *dans les boîtes aux lettres de son secteur, avec régularité, sera pour le propagandiste un plaisir renouvelé tous les deux mois qui, normalement, doit porter ses fruits.*

LE CRÉPUSCULE DU CHRISTIANISME

A André Lorulot in memoriam

PENDANT des siècles il domina sur les âmes et les corps des hommes ; partout il créa la solitude mentale, morale et physique. Méprisant le monde créé, il fit de la vie un péché et de la mort une désespérante inquiétude. Et puis comment comprendre cette idée que le pécheur est lavé par les larmes de la repentance très agréable au Seigneur. Car Dieu, sans doute, a été envoyé pour les pécheurs ? Mais pourquoi n'a-t-il pas été envoyé aussi pour ceux qui ne pèchent point ? Quel mal y a-t-il à être exempt du péché ? Ne faut-il entendre que le péché, c'est la grande affaire et la séduction suprême du christianisme ? Dans la prédilection accordée aux enfants innocents, aux femmes crédules et aux simples d'esprit, n'est-ce pas un flagrant encouragement à l'ignorance et à l'imposture, et que le son argentin des cloches destiné à appeler les fidèles vers la prière et le recueillement étourdit et empêche de penser librement et lucidement. Ainsi croire est toute la sagesse du chrétien. « Quel mal y a-t-il donc à être bien élevé, à aimer les belles connaissances, à être sage et à passer pour tel ? » C'est que des esprits mûrs et policés ne se prêtent pas à être si aisément dupés. Sa persévérance dans de folles erreurs dévoile le caractère inguérissable de son préjugé obstiné. La source de l'illusion chrétienne est le produit d'une humanité amoindrie où la somme de douleur l'emporte sur la somme de joie,

c'est la création d'une humanité lassée et souffrante constamment portée vers l'aspect ténébreux de la vie, sa négation et son pessimisme. Le christianisme n'est qu'une histoire ridicule et enfantine qui donne la certitude que l'évangile n'est qu'une invention truquée d'une insurmontable contradiction.

Le christianisme hait la réalité. Il rêve d'amour et de charité tout en niant tous les biens de la vie. Quant à la charité, Julien avait déjà remarqué « que les Galiléens voudraient convaincre le monde qu'elle est leur monopole, alors qu'elle appartient à tous les philosophes quels que soient les dieux qu'ils révèrent ». Ne clame-t-on pas que le royaume de Dieu est réservé aux déshérités et non aux satisfaits. L'évangile est élaboré pour les pauvres. C'est l'ascétisme, le martyre et la sainteté.

Avec le christianisme la pensée fut enchaînée et la science foulée. La philosophie et la liberté cessèrent d'exister. En déclarant « que chacun demeure dans l'état où il était lorsque Dieu l'a appelé (lettre de Paul aux Corinthiens), il compromettra l'essor de la pensée scientifique et le libre exercice de la raison. L'intolérance et les supplices furent ses lois et ses guerres intestines furent d'une férocité indescriptible. En effet, le christianisme ne combattit pas seulement la science et la raison, mais encore s'efforça d'empêcher l'homme de jouir du bien le plus précieux, la vie. A côté de la croix, il plaça le bûcher. L'Eglise fut le tombeau de la vie. Ses autels furent des nids de haine et de discorde. Ainsi Montesquieu affirme « qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles et de massacres que dans celui du Christ ».

Pour ceux qui pensent librement, la morale est une science, il est toujours loisible de l'enseigner et de corriger le méchant, et nul secours divin extérieur ne saurait procurer à l'homme le souverain bien s'il n'arrive pas lui-même à juger à bon escient. Déjà, à Rome, Sénèque s'exclamait : « Sache que si tu dois à Dieu de vivre, tu ne dois qu'à toi-même de bien vivre. » La grâce surnaturelle pour aider l'homme est donc inutile et inefficace à accomplir son salut. Rien n'est plus éloigné de la pensée chrétienne, où la vertu n'est sanctifiée que dans la mesure où elle se rapporte à Dieu. « Si la vertu n'est pas un mal, remarque Lactance, il faut nécessairement qu'elle obtienne quelques biens plus considérables que ceux auxquels elle renonce. »

Le christianime est prêché au nom du luxe et tout y est hypocrite. Quelle est l'œuvre qu'il pourrait justifier, éclairer, à la lumière des paroles dont le Seigneur faisait son testament moral : « Ma divinité réside dans la vérité et dans l'esprit, mais non entre les murs d'un temple. » Et puis le Christ clamait et exigeait qu'on enseigne la doctrine « pour rien », qu'on enseigne dans la pauvreté, l'abaissement, dans un complet renoncement, dans l'isolement le plus absolu, isolément d'avec les vanités et fadaises mondaines. Quel homme de jugement peut se laisser prendre à une doctrine aussi ridicule ? Venons-en à l'incarnation ; elle ne repose sur aucune raison plausi-

ble. Comment Dieu, en sa justice, en sa sagesse, en sa clémence, a-t-il laissé passer négligemment tant de siècles avant de se préoccuper du salut des hommes ? Pourquoi le grand maître de l'univers parlerait-il en secret seulement à quelques privilégiés ?

Les fanatiques, non seulement éludent les sentences qui condamnent leur vie, leur façon d'agir, leurs occultes diplomaties, leurs mesquines intrigues, leur maléfique façon de propager la foi, mais obstinément et volontairement interprètent maladroitement ce qui est clair et significatif. Il n'y a rien dans le christianisme qui l'approche de ce qu'il était, la simplicité, la pureté. Le mercantilisme le plus vulgaire le rend souvent sordide. Ce qui faisait écrire à Kierkegaard ces mots : « Mais il y a une chose que je ne veux pas, c'est de m'associer à ce christianisme officiel qui se donne l'apparence du vrai à l'aide de camouflages et d'artifices. »

L'œuvre du christianisme est donc semblable et aussi nocive que celle des conflits sanglants qui freinent toutes les tendances humaines vers l'entente, vers l'amour, vers la paix et vers l'amitié, qui obstruent les voies de rapprochement de l'homme, et rendent leurs âmes profondément esclaves des plus basses passions. Avec le christianisme c'est l'enchaînement sans remède de tous les bons instincts de l'homme. Le christianisme n'étant qu'un ferment de dissolution et de naufrage de toute civilisation.

Si Gœthe et Tolstoï ont su garder leur attachement à l'expérience religieuse sincère, ils se sont entièrement désolidarisés d'avec les sectaires de tout ordre. Ils reprochèrent même au christianisme la même chose qu'ils firent au scientisme de Newton, c'est-à-dire l'amité qu'il brise entre les hommes et entre l'homme et le monde. La terre n'offrant plus d'abri à l'homme, la terre elle-même devenant l'ennemi de l'homme.

Avec les immenses possibilités de la science moderne, le domaine de la religion est dangereusement et irrémédiablement compromis et toute l'histoire peut se résumer en un effort d'épuration de l'idée de foi. Lentement, mais sûrement, les hommes et les institutions s'évadent des vieux cadres qui les étouffaient. Comble du mensonge et de la hâblerie, l'Eglise n'a fait qu'accroître le malaise mondial au lieu de l'apaiser.

Et chercher la vérité, c'est substituer à l'illusion d'une Providence étriquée, un ordre universel dont la sagesse autrement sans limites n'a rien à faire avec une cosmologie sectaire, stérile et sans issue.

Dr. H. HERSCOVICI.



AUTOPSIE
DE L'IMPRIMÉ

LES ESSAIS FANTASTIQUES DU DOCTEUR ROB par *Ixigrec.* — L'abondance des matières m'oblige à limiter ma chronique. Je ne saurais pourtant retarder la critique de ce livre dont j'avais signalé la sortie dans le dernier numéro de la revue.

Il s'agit de contes, de contes teintés d'ironie souriante, aptes, si j'en crois l'auteur, à communiquer leur optimisme. Cet auteur nous le connaissons, par ses écrits, à peu près tous. Avant d'assurer à *Contre-courant* sa collaboration régulière il avait, entre les deux guerres, publié dans les colonnes de *l'en-dehors* d'E. Armand maintes et maintes études sur des sujets divers et participé régulièrement aux débats que ce publiciste organisait à Paris mensuellement. Plus tard, après la Libération, il continua pour *l'Unique,* qui prit la relève de *l'en-dehors,* sur la mort, sur la raison, sur l'avenir, ses dissertations qui parurent par la suite en brochures sous les titres : Qu'est-ce que la mort ? Qu'est-ce que la raison ? L'avenir est-il prévisible ? Sa plaquette : *Panurge au pays des machines* fait penser aux « Temps modernes » de Ch. Chaplin.

Qu'est-ce qu'Ixigrec ? c'est l'apostrophe, courtoise à mes yeux, dont je gratifie notre ami à chacune de nos rencontres. Est-il Misan ? est-il Philo ? la lecture de ses *opinions et dialogues* me laisse toujours dubitatif. En ouvrant les *Essais fantastiques* je m'apprête à être fixé.

Je l'ai déjà dit, il s'agit de contes, fruits savoureux que je me garderais bien, malgré les conseils de l'auteur, de décortiquer, vous laissant ce rare plaisir.

Rob est un savant, il a découvert le JK — ne cherchez pas la formule dans un manuel, c'est un secret — une drogue qui provoque le rêve en éliminant l'imagination. Le JK est expérimenté et c'est le résultat de ces essais diaboliques que rapporte Ixigrec. Présentées de la sorte, ces rêveries sont cousines germaines, quant à l'esprit, de celles des Philo-Misan, leurs ectoplasmes flottant entre les pages du bouquin. Il faut vous dire qu'avec JK ou sans JK Ixigrec adore discuter. Pas à tort et à travers mais en serrant la logique de près.

Au cours de ses treize essais le démoniaque Rob place son expérimentateur devant pas mal de problèmes. Problèmes qui oscillent de la question sociale à la philosophie pure, où le pour et le contre se donnent des rendez-vous continuels, souvent amusants, jamais fallacieux.

En définitive, si j'ai bien compris l'auteur, il s'agissait d'illustrer plaisamment le « Connais-toi toi-même » antique. Donc si je ne fais erreur, si le but d'Ixigrec était,

par cette œuvre délassante, de démontrer que la connaissance de soi-même passe avant le désir illusoire de bien connaître les autres, je puis l'assurer qu'il a totalement réussi.

Peer LAVIRGULE.

DE L'OBJECTION DE CONSCIENCE ET DE RAISON AU SERVICE CIVIL VOLONTAIRE

(Suite des nos 132, 133, 134 et 135)

L'ATTITUDE des objecteurs ne nous satisfait pas. Leurs réactions ont été trop souvent celles de gamins. Ils sont jeunes, ce qui nous incite à l'indulgence. Il faut cependant avouer qu'ils nous déçoivent. Ils nous déçoivent en ceci que, intellectuellement, ils ont analysé la situation, fait le procès du militarisme, posé les bases d'une orientation vers la paix très solides. Par la clarté et la précision de leur travail, ils donnent une impression de sérieux et de maturité que démentent toutes leurs actions. Devons-nous incriminer leur formation bourgeoise et intellectuelle ? Nous avons maintes fois connu des éléments capables de pensées profondes, mais inexistants sur le plan militant. Cela ne les diminue pas. Chacun possède ses qualités et ses faiblesses. Hélas, ils ont la maladie de l'action. Il faut qu'ils bougent, s'ils ne sont pas à leur insu poussés à bouger, comme nous le craignons, pour des motifs qui ne nous apparaissent pas encore clairement. Parmi ces militants très actifs, certains se réclament de l'Eglise romaine. Ils sont aussi turbulents dans ce milieu où ils voudraient prendre leurs positions « chrétiennes » face à la guerre. Or il n'y a aucun mystère à percer, l'Eglise a toujours été et elle est avec les gouvernants, les financiers, les maîtres du moment. Un discours du pape, encore récent, adressé aux soldats belges, dit nettement : « Il n'y a pas d'incompatibilité entre les exigences de la discipline militaire et celles de la foi. » Nous ne pouvons donc pas exclure que nos jeunes amis soient manœuvrés. Leur sincérité abusée, leur dynamisme ne sont nullement en cause en cette circonstance.

Le drame de Brignoles réside en ce que leur objection est négative dans les faits. Elle reste purement verbale face à des gens qui ne veulent, ni ne peuvent les comprendre. Il leur faudra, pour mûrir, un cadre de liberté. On les a mis dans la nature, certes, mais ils se sentent contraints par un monstre invisible mais bien réel. Il manque à leur conception une prise de conscience des structures sociales qui régissent le monde. Ils s'appuient sur des forces qui nient leur volonté. Ils exigent, dans l'immédiat, des résultats impossibles ; exigence qu'ils contredisent par leur appartenance au milieu dont ils défen-

dent les lois et les dogmes. Stirner leur apprendrait pourquoi leur combat doit se situer sur d'autres bases : « Les Etats ne durent qu'autant qu'il y a une volonté souveraine et que cette volonté souveraine est considérée comme équivalente à la volonté propre. La volonté du maître est loi. Que te servent tes lois si personne ne les suit, tes ordres si personne ne se laisse commander ? L'Etat ne peut abandonner la prétention de déterminer la valeur de l'individu, de spéculer et de compter sur elle. *Pour lui, il est absolument nécessaire que personne n'ait une volonté propre :* si un individu avait une volonté propre, l'Etat devrait l'exclure (la prison, le bannissement, etc.). Si tous avaient une volonté propre, ils aboliraient l'Etat. L'Etat ne peut être conçu sans domination et sans servitude, car il doit vouloir être le maître de tout ce qu'il contient, et l'on nomme cette volonté « la volonté d'Etat ». Si la soumission cessait, c'en serait fait de la domination. »

Nos jeunes amis doivent comprendre que dans la conjoncture actuelle, le statut est une modeste amélioration des conditions de l'objecteur. On a fait droit à sa protestation, mais on ne lui donne pas raison pour autant. Il ne faut pas l'oublier. Ceux qui revendiquent le bénéfice du statut ne sont pas des révolutionnaires. Ils reconnaissent l'autorité établie. Hier ils se livraient à la répression. Aujourd'hui ils proposent de servir dans le cadre de la loi. En conséquence, ils doivent admettre une réalité ; leur objection partielle, circonstancielle, concernant un point particulier, ne peut être satisfaite sur l'heure sans provoquer des remous au sein d'une société fonctionnant sur des bases, contestables, mais équilibrées.

Dans l'agitation actuelle, ils nous sera peut-être possible d'aboutir à une amélioration. Sans la présence du vieux bagarreur Lecoin, la situation serait bien compromise. Le problème des objecteurs se pose une fois de plus. Il apparaît qu'il se pose bien ainsi :

— Exemption de service militaire pour tout objecteur ;

— Possibilité de service civil volontaire, pour ceux qui en font la demande, et ceux-là seuls.

Pour être valable un service civil doit donc remplir les conditions suivantes :

— Répondre à des besoins réels et non justifier un temps de présence.

— Etre organisé d'une façon suffisamment souple où chacun se sent responsable.

— Etre international, sans aucune exclusive, avec possibilité d'échange de volontaires.

— Etre volontaire.

Ne nous faisons aucune illusion pour l'immédiat, mais à notre sens, c'est ainsi qu'il faut poser le problème. Le rejet de la servitude militaire est indispensable pour tout individu désirant la paix, la liberté. La participation à un service civil est souhaitable. Elle permet le développement de certaines qualités susceptibles d'aider l'individu

à se réaliser pleinement. Cette participation ne peut être que volontaire, sous peine de revêtir l'aspect oppressif du militarisme. Aspect oppressif qui justement à Brignoles est rejeté par nos amis.

En demandant le bénéfice de la loi de décembre 1963, ils s'engagent à servir aux conditions de cette loi. Par leur affectation à la Protection Civile et l'emploi que l'on fait d'eux, le statut, s'il est respecté dans la lettre, est trahi dans l'esprit. Cela est grave et ne nous échappe pas. Elle ne nous satisfait pas, mais nous ne pensons pas pouvoir obtenir mieux en rompant unilatéralement le contrat. En refusant le travail, les objecteurs se sont mis en tort. Leurs raisons sont valables, très valables. Leur méthode ne l'est pas qui les infériorise dans les contacts et discussions. L'impéritie de l'administration est telle qu'ils auraient gagné plus sûrement en activant, au contraire, l'exécution des travaux. Aujourd'hui, faute de prévisions, faute aussi de crédits suffisants, ils pourraient faire rire aux dépens de cette administration en réclamant du travail... qu'elle serait dans l'impossibilité de leur assurer. Or, en déclenchant leur grève perlée d'abord, totale enfin, ils ont servi ceux qu'ils voulaient combattre. A Brignoles il était nécessaire de prévoir un cadre bâtiment, des cadres pompiers, un instructeur de secourisme et un moniteur d'éducation physique, le tout sous la conduite d'un directeur. Ce camp est confié à des militaires des surplus, individuellement sympathiques. Ils ont joué le jeu, mais que peut-on demander à des hommes formés à une discipline stricte, se trouvant d'un jour à l'autre face à l'initiative individuelle, et ce, dans une partie professionnelle dont ils ignorent tout.

Nous aurions aimé que ces grands garçons comprennent cette situation, que nous avons vainement tenté de leur exposer. Une attitude trop cérébrale n'est pas une arme pour un combat de ce genre. Il faut vivre sur la planète, les pieds solidement au sol et serrer la réalité au plus près. La carence de l'administration, inadaptée à l'organisation de tels chantiers, devait rapidement apparaître. Des hommes un peu plus « mûrs » auraient compris et exploité cet avantage. Nos jeunes amis ont commencé par protester contre l'absence de direction technique. Puis, n'obtenant rien, ont relâché leur activité, celle-ci leur semblant un moyen d'occuper leur temps sans aucune valeur pratique. Nous sommes sur une voie de garage, disaient-ils, on se débarrasse de nous. Ce qui est probablement exact. Aujourd'hui l'administration triomphe. Elle a vite fait de porter sa faillite au débit des objecteurs.

N'est-ce pas dommage de voir des garçons de cette valeur se laisser duper stupidement sur des points de détail qui laissent un goût de piège. Leur inexpérience a été largement exploitée par les gens de l'état-major. Cela nous en sommes convaincu. Nous déplorons l'erreur, la naïveté de nos jeunes amis. En contact avec eux, nous les avons souvent mis en garde contre ce risque, Leur certitude inébranlable que rien ne peut s'opposer à leur

volonté est digne de leur foi. Souhaitons que cette alerte les rende un peu plus réalistes.

Il n'est plus nécessaire de démontrer la volonté de l'état-major de ruiner cette tentative. Servi à tous les échelons par ses hommes, transférés dans le domaine civil mais toujours liés à la caste, il a réussi à mettre Brignoles dans l'impasse. Penser que nous abandonnerons, ce serait nous mal connaître. Nous ne cachons pas nos remarques aux objecteurs, même alors qu'elles leur sont désagréables. Que ces messieurs soient cependant certains qu'entre l'état-major et nos jeunes amis maladroits nous n'hésitons pas. La soldadesque remet en question le statut, ce sera une occasion de le discuter à nouveau... pour l'améliorer. Pour l'instant la manœuvre a échoué. Que l'état-major reste convaincu, comme l'a dit un sabreur célèbre du nom de Napoléon : « Il n'y a que deux puissances dans le monde : le sabre et l'esprit... A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. »

A la suite du conflit de Brignoles, nous pouvions tout craindre. La vigilance de nos camarades, l'intervention de Louis Lecoin, ont une fois de plus montré l'unité des pacifistes face aux atteintes du militarisme. Nos points de vue différents ne nous séparent que sur le plan tactique. La paix menacée, une attaque du clan belliciste, suffisent à faire oublier des détails qui ne sont qu'accessoires. Cette réaction de tous a fait échouer la manœuvre dont nos jeunes amis, qui s'y sont laissés prendre, ont bien failli être les victimes.

Est-ce à dire que la situation soit rétablie ? Des projets en cours, nous ne pouvons rien augurer de bon. Ils donneront peut-être satisfaction à quelques « activistes » plus soucieux de mouvement que d'avenir. Ils ne sauraient apporter de résultat valable sur le plan pacifiste. Nous craignons bien, au contraire, que cet écartèlement favorise un oubli plus grand encore que celui dont nos jeunes amis se plaignaient avec raison. Notre opinion ne change pas. Les objecteurs ont grand mérite d'avoir compris la nécessité de rompre définitivement avec la préparation à la guerre. Ils doivent acquérir le sens de l'efficacité et prendre conscience que nous ne pourrons vaincre le militarisme, expression et soutien de toutes les tyrannies, par des coups de tête, sympathiques il va sans dire, mais stériles en définitive. L'œuvre à laquelle ils participent est commencée depuis longtemps. Leur impatience est grande et de leur âge. Nous nous réjouissons de la volonté et des forces qu'ils jettent dans la lutte. Qu'ils sachent bien que si nous réagissons, parfois vivement, notre intention n'est pas de calmer ni freiner leur vigueur. Nous pensons seulement que les égratignures et les bosses reçues au cours des années nous autorisent, nous font un devoir, de les aider à éviter nos erreurs et nos peines. Nous nous sentirions mauvais camarades si nous agissions autrement.

Roger A. PAON.

LUNDI	1	8	15
MARDI	2	9	16
MERCR.	3	10	17
JEUDI	4	11	18
VENDR.	5	12	19
SAMEDI	6	13	20
DIMAN.	7	14	

20 JOURS DE NOTRE VIE

ECHOS

PIEUSE CORRESPONDANCE

La propagande catholique s'insinue partout. Elle revêt les aspects les plus divers et ne s'embarrasse ni de scrupules ni de délicatesse quant aux moyens employés. Spéculant sur la bêtise humaine, elle a recours aux superstitions les plus ridicules et exploite les situations les plus douloureuses pour parvenir à ses fins.

Temoin la lettre reçue ces jours-ci par ma compagne et qui sent le calotin à vingt lieues.

La chaîne de Lourdes

Une personne me l'as envoyée Je vous l'envoie ci notre vous copiez la quatres fois et envoyez la à quatre personnes à qui vous voudrez du bien

Elle as été envoyée par une petite fille malade Michèle La personne qui arrêtera cette chaîne n'auras pas de bonheur. c'est curieux cette petite fille fais des miracles, une chose vous arrivera même si vous n'y croyez pas dès que cette lettre seras entre vos mains copiez la quatre fois et observez bien ceux qui vous arriveras dans les 48 heures

Bonne chance

La rédaction de ce texte est d'une banalité évidente. Il en circule du même genre des quantités industrielles. Celui-ci à ceci de particulier qu'il s'agit d'une « chaîne de Lourdes » et d'une gamine qui fait des miracles. Le premier miracle qu'elle devrait opérer serait de rétablir sa santé. Cela semble beaucoup plus urgent que de menacer en vain les incrédules et faire de la réclame à la basilique pyrénéenne. Ce qu'il y a d'odieux dans ce genre de pratique c'est l'emploi d'une fillette très jeune ou attardée mentale, l'orthographe de l'épître en témoigne, pour apitoyer les correspondants et les inciter à participer à cette pantalonnade. Il est vrai que les voies du Seigneur sont impénétrables...

Bien entendu, pour ce qui nous concerne ma compagne et moi, la chaîne a été rompue et nous voilà voués au malheur au nom de la charité chrétienne. En théorie, car les 48 heures s'étant écoulées, inexorablement, rien de fâcheux ne s'est produit.

Mais, j'y songe, la voilà renouée la chaîne par la publication à plus de deux mille exemplaires de la filandreuse homélie à l'enseigne de Lourdes. Alors, mes amis, qu'est-ce que je vais pouvoir me payer comme bonheur, car je vous veux du bien à tous comme il est dit ! Quant

à la malheureuse gosse, elle va se trouver condamnée au miracle en série en faveur du mécréant que je suis ! Juste retour des choses n'est-ce pas ?

ARGOS.

L'HERCULE EN PANTALONS

Actuellement, à Paris, *on en voit de toutes sortes quant à l'art de se vêtir ou de se coiffer. Souvent le passant s'interroge en croisant dans la rue, dans le métro un personnage « dans le vent ». Un homme ? Une femme ? Au fond ça n'a pas d'importance, l'excentricité est de tous les temps. Moins indulgents furent les policiers, et plus curieux aussi, en voyant déambuler un gaillard, taillé en armoire à glace, affublé d'un pantalon féminin. Interpellé, l'homme avoua que le vêtement provenait d'un cambriolage et donna » tout bonnement ses complices. Comme le crime, l'originalité ne paie pas.*

DIX COMMANDEMENTS, MOINS UN

Le chevalier et la baronne allaient à la messe tous les dimanches. Ils préféraient l'église de l'Evêché à celle de leur paroisse parce qu'ils avaient du goût. Le chevalier était ladre et la baronne impotente, il aimait les aventures galantes, elle se confinait dans la religion. Avocat général de profession, il avait au cours d'une longue carrière obtenu de nombreuses condamnations car, nous dit-on, il était un procureur de valeur. Quand il découvrit la baronne assassinée à coups de couteau consécutivement à la disparition du chevalier, l'entourage présuma que la fréquentation, en un continuel face à face, de criminels de tous genres avait fâcheusement influencé le magistrat. Mais il fit le silence car il faut ménager la bonne société aux yeux du vulgaire. Le chevalier et la baronne allaient à la messe tous les dimanches, mais lui ignorait l'élémentaire : homicide point ne sera. On l'a retrouvé noyé, quelques jours après, l'interdiction du suicide par l'Eglise n'a pas influencé sa fatale décision.

INCONSCIENCE

Une femme d'Aiguebelle, *petite localité savoyarde, a supprimé en décembre dernier son fils anormal en lui administrant dans son biberon une haute dose de somnifère. L'enfant avait eu à trois mois une méningite et depuis lors ses souffrances n'avaient point cessé. Il était le second, il aurait dû être, raisonnablement, le dernier. Peut-on parler raison aux partisans des grandes familles ? Deux loupiots naquirent ensuite. Pour la mère ce sera les assises dans quelques mois. « C'était pour mieux élever les autres », confiait-elle récemment à une journaliste parisienne qui l'interrogeait sur les mobiles de son geste. En évitant* les autres *on n'eut pas sauvé le malade, du moins éliminait-on les risques futurs. « J'ai confiance », ajoutait-elle en évoquant sa prochaine comparution devant les juges. Espérons qu'ils se montreront compréhensifs et aussi que le soir de l'acquittement il ne se fabriquera pas un nouveau marmot.*

PANORAMA DU MONDE

ACTUALITE ESPAGNOLE

Du folklore aux réalités économiques

UN de mes amis, lors d'un voyage en Espagne, s'est cru obligé de dépenser 10 pesetas pour se procurer une brochure intitulée : *L'Espagne vous attend,* éditée par la Subsecretaria de Turismo. En plus des renseignements banals (gastronomie, visites à faire, etc.) que l'on s'attend à trouver dans ce genre de publication ; le texte aborde des sujets plus scabreux, en l'occurrence les problèmes politiques, économiques et religieux. Le but poursuivi consiste essentiellement à endormir le touriste, et sous couvert de courage (« vous voyez, nous n'avons pas peur d'évoquer tous les problèmes ! »), de récrire l'Histoire dans une optique « séduisante ». Cela donne l'occasion de se repaître de quelques passages croustillants.

Dès son arrivée en Espagne, l'estivant pourrait trouver curieuse la prolifération des mainteneurs de l'ordre. Donc tout de suite, démystifions la question policière : « La première chose qui attirera votre attention en arrivant dans ce pays « pittoresque » sera probablement le tricorne d'un garde civil. Malgré la littérature « noire » que vous ayez pu lire à ce sujet, la vision est aussi inoffensive que rassurante. La garde civile, une police comme n'importe quelle autre, dont la seule originalité est la coiffure vernie que portent ses membres, est chargée de la surveillance des frontières. Si vous tombez en panne en cours de route, ils viendront à votre aide. » Pas mal, non ? Mais le morceau de résistance, on le trouve évidemment sous la rubrique de la vie politique. Ce thème est traité en deux paragraphes qu'il faut citer en entier, et qu'il serait vain d'assortir de tout commentaire :

« *Une mauvaise politique.* — La grande histoire de l'empire espagnol prit fin en 1898, après la séparation de Cuba et des Philippines. Pendant près d'un siècle et demi, les Espagnols essayèrent de vivre en paix selon les formules élaborées par la Révolution française, généralement sous la monarchie, et en deux occasions sous la république. Nous respectons beaucoup votre opinion, et nous vous demandons à notre tour de respecter celle des Espagnols qui pensent que cette dernière formule ne s'adapte pas bien à la structure sociale de leur pays. Il n'était pas possible d'implanter une politique purement libérale dans un pays sans classe moyenne avec une organisation presque féodale. Pour cela, nous avons passé un siècle et demi à lutter entre nous. Ainsi, la haine s'étendit dans la nation et fournit un terrain propice au développement de deux idées et de deux groupes politiques : l'anarchisme et le communisme, qui finirent par dominer.

« *Une guerre pour une paix.* — Un jour, en 1936, les haines se déchaînèrent. Le monde se rappelle encore de cette guerre de trois ans, à laquelle l'Eglise catholique donna le nom de croisade. Nous ne prétendrons pas que tous les bons se trouvèrent d'un côté et tous les méchants

de l'autre, parce que nous croyons que la bonté et la méchanceté se trouvèrent toujours mêlées. Mais ce que nous pouvons affirmer c'est que la guerre a été gagnée par la partie du peuple qui préférait une Espagne espagnole à une Espagne filiale ou succursale de la Russie.

« Derrière l'armée il existait une pensée politique, celle du Mouvement National, flexible dans les détails, mais ferme dans son intention de rénover la société espagnole et de l'organiser en effectuant toutes les réformes nécessaires afin qu'elle puisse vivre réellement en paix. 1939 marqua le début d'une période de paix qui dure encore et pendant laquelle les vieilles rancœurs ont disparu. »

Nous en apprenons de belles également quant à l'unanimité réalisée par l'Eglise catholique autour d'elle : « La plupart des Espagnols professent la religion catholique. Ils ont été baptisés et elle les réconforte quand l'heure est arrivée pour eux de quitter ce monde. Ceux qui pratiquent pieusement cette religion toute leur vie sont très nombreux. Tous ces Espagnols, de même que la minorité qui ne se considère pas catholique, respectent la religion et ont un profond sens spirituel, très bien exprimé dans l'histoire et l'art de l'Espagne. »

Après avoir constaté la prééminence de la gent policière et ensoutanée, le touriste, même pressé, est continuellement affronté au spectacle de la misère des prolétariats urbain et surtout rural. Là encore la brochure fournit la réponse rassurante : « ... nous sommes plutôt pauvres... notre économie est passable... mais nous nous sommes mis à travailler et ainsi, en 1963, l'augmentation de notre revenu national a été de 7 % par rapport à l'année précédente, c'est-à-dire supérieure à celle de presque tous les pays du monde ».

Il est indéniable que l'économie espagnole a fait depuis 1958 un certain nombre de progrès, mais il faut souligner que ces progrès n'ont été possibles que grâce à des facteurs extérieurs. Il suffit pour s'en convaincre de se référer aux renseignements fournis par les services

---

TRAVAIL A MI-TEMPS, sans spécialité, est recherché par un de nos camarades actuellement en difficulté. Lui écrire : *Henry FAVY*, 51, rue de Montreuil, Paris-11e.

UNE COMMUNAUTE DE TRAVAIL SOCIAL est en formation. Elle a l'intention d'héberger, dans le Gard, des rencontres, sessions d'études, congrès des diverses associations et mouvements sociaux. Aussi de leur assurer divers services auxiliaires : secrétariat, diffusion, etc.

En outre, un service gratuit concernant la diffusion de tracts s'adressant à des milliers de chercheurs et de curieux éventuels est à votre disposition. Ecrire pour tous renseignements à *Pierre VIVES, 85, avenue de Saint-Pons, 81 - Castres.*

LE PROCHAIN NUMERO PARAITRA LE 25 MAI

officiels du gouvernement espagnol. D'après le bulletin de « l'Informacion Comercial, española » le montant des capitaux étrangers a évolué de la façon suivante, que ce soit sous forme d'investissements directs dans les entreprises, d'achats d'immeubles, ou d'investissements de portefeuille et valeurs :

1959	1960	1961	1962	1963	1964
16,8 (1)	49,3	57,7	103,4	169,8	188,7

La part revenant à chaque pays étant répartie ainsi, en ne tenant compte que des principaux pays occidentaux et des U.S.A :

	ANNEES			
EN POURCENTAGE	1960	1961	1962	1963
U.S.A.	81,80	33,38	28,31	34,08
Suisse	3,47	16,81	53,39	17,13
Danemark	—	23,37	—	—
France	5,33	0,71	2,62	13,64
Allemagne	0,71	9,37	2,34	7,08
Hollande	8,28	—	0,08	7,10
Grande-Bretagne	—	3,70	1,79	—

A ces sommes déjà considérables il faut ajouter l'apport du tourisme (950 millions de dollars en 1965) et les rentrées de fonds dues à la très forte émigration. Pour la période s'étalant de 1959 à 1964, les rapports du ministère du Travail sur l'émigration fournissent les chiffres suivants : départs : 617 695 ; rentrées : 237 943. Ce qui correspond à une émigration réelle, définitive, de 385 752 personnes, dont la répartition dans les pays européens est la suivante : France 37 %, Allemagne fédérale 35 %, Suisse 18 %, Belgique 7 % et Hollande 3 %.

Malgré ces efforts extérieurs importants, la balance commerciale est redevenue négative sous l'influence de deux facteurs : l'accroissement du déficit commercial et le ralentissement dans la croissance des dépenses touristiques. L'accroissement relatif du revenu national brut ne doit pas faire illusion. Les progrès constants n'ont été possibles, nous venons de le voir, que sous l'impulsion de facteurs extérieurs, et ont été plaqués sur une réalité économique traditionnelle dont les structures sont figées. Dans le domaine industriel, l'infrastructure est toujours très insuffisante et l'on assiste à une prolifération de petites entreprises aux moyens limités. 38 % des sociétés occupent moins de 50 ouvriers et seulement 19 % occupent plus de 500 salariés. Les industries modernes étant pratiquement aux mains des capitaux étrangers, l'industrie nationale continue d'utiliser un matériel vétuste, à bout de souffle, et ne bénéficie pas des progrès de la recherche scientifique, pratiquement inexistante.

Sur le plan agricole, la situation maintes fois dénoncée de la coexistence du latifundium et du minifundium

(1) *En millions de dollars U.S.A.*

continue de vouer l'agriculture à des rendements médiocres et perpétue la misère séculaire des paysans sans terres. D'après le recensement agraire de 1962, les exploitations se répartissent ainsi :

(Le premier nombre indique en pourcentage le nombre des exploitations et le second, également en pourcentage, la superficie.)

Petites exploitations :	moins d'un ha :	28,4 % — 0,8 %.
— d° —	de 1 à 5 hectares :	36,1 % — 7 %.
— d° —	de 5 à 50 ha :	31,9 % — 31,3 %.
Moyennes exploitations :	de 50 à 100 ha :	1,7 % — 8,1 %.
Grandes exploitations :	de 100 à 200 ha :	0,8 % — 7,8 %
— d° —	de 200 à 500 ha :	0,5 % — 12,3 %.
— d° —	de 500 à 1 000 ha :	0,2 % — 11,1 %.
— d° —	plus de 1 000 ha :	1,6 % — 21,6 %.

Les « vingt-cinq années de paix » franquistes se sont traduites par vingt-cinq années d'immobilisme économique. Les problèmes qui se posaient le 19 juillet 1936 = incapacité de la bourgeoisie à créer une société industrielle moderne, misère des prolétariats urbain et rural, « colonisation » du peuple par l'armée, l'Eglise et l'Etat sont reconduits sans que se présente aucune amorce de solution dans le cadre du régime. Les oppositions brutales, actuellement étouffées et niées par le système fasciste, font de l'Espagne une poudrière qui n'attend que l'étincelle pour exploser de nouveau. Les économistes, qui croient tirer de l'observation des faits une conception « mécaniciste » de l'histoire, prétendent que le passage d'une économie de type féodal (comme c'est le cas de l'Espagne) à une économie de type socialiste ne peut se faire qu'après un stade transitoire d'économie libérale. A l'heure du règlement des comptes il serait dommage que la voie choisie soit celle de la construction d'une économie de type capitaliste, soit à l'occidentale, soit à la soviétique. Dans le monde « libre », l'Espagne occupe une place originale, due à la persistance de structures anachroniques. Originalité pour originalité, il serait souhaitable que le peuple espagnol trouve en lui-même les forces nécessaires pour bâtir une économie solidariste au service de l'homme. Mais il faut penser dès maintenant aux méthodes les plus adéquates pour lutter non seulement contre les ennemis de l'intérieur, mais encore contre les adversaires de l'extérieur, c'est-à-dire les intérêts capitalistes internationaux.

Yves **RAYMOND.**

LIBRAIRIE SOCIALE (voir début pages 2 et 3)

CAMPION Léo : *Le roman d'un fripon.* — Biographie sentimentale d'un humoriste mi-stirnérien, mi-proudhonien quant à son goût pour la liberté. Un roman qui ne se raconte pas mais que tout le monde ne pourra lire car il en presque épuisé 4,50

CASTRO J. de : *La géographie de la faim.* — C'est l'édition revue et augmentée d'un livre désormais classique. Nouvelle formule du célèbre « du beurre ou des canons », voici pour le Brésil « du pain ou de l'acier ». L'étude de la faim, facteur de révolution sociale dans les régions brésiliennes tragiquement éprouvées, par l'ancien président de l'O.N.U. pour l'alimentation. Traduit en vingt et une langues 20,60

CASTRO J. de : *Le livre noir de la faim.* — Du même auteur, sur le même sujet, la même recherche étendue au monde entier. Démonstration du déséquilibre économique qui en résulte et des luttes sociales qui en découlent. Le sous-développement actuellement à l'ordre du jour traité par un spécialiste hautement qualifié 7,90

CHAMFORT : *Maximes et pensées, caractères et anecdotes.* — Les célèbres aphorismes et leur esprit mordant du philosophe qui choisit le suicide à la prison et qui préférait les méchants aux imbéciles car les premiers se reposent parfois. Les seconds jamais 5,20

CHAUCHARD Paul : *La Vie sexuelle.* — Organes et instincts, les mœurs sexuelles et la morale biologique, tels sont les thèmes de l'auteur qui traite en 128 pages, en docteur, un sujet inépuisable plus que jamais à l'ordre du jour 2,80

NOUVEAUTES

STEINER Jean-François : *Tréblinka.* — La révolte d'un camp d'extermination où l'on ne venait point pour travailler mais pour mourir. Ce fut la règle durant longtemps. Un jour les esclaves modernes réagirent : six cents juifs se ruèrent sur leurs bourreaux puis s'évadèrent. Traqués par les nazis, par les paysans polonais et ukrainiens, ils furent quasi anéantis puisqu'il n'y eut que 40 survivants 18,10

LES ZIGZAGS DU LIBRAIRE

FAUCIER Nicolas : *La Presse quotidienne.* — Une seconde édition est sortie de ce livre dont Treno du « Canard enchaîné » écrivait : « *Je ne saurais trop recommander à mes confrères, et à tous autres... cette étude remarquable et fort documentée qui établit le véritable diagnostic du mal dont souffre la presse française et même la presse tout court* » 16,70

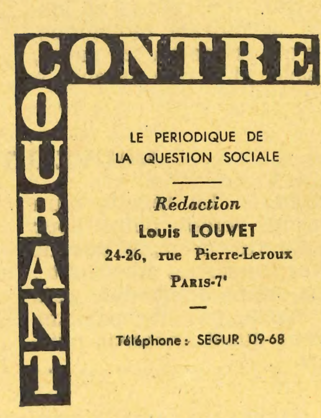
COMMUNIQUE

APPEL. — *Camarade désireux* de regrouper les camarades libertaires, libres penseurs, d'esprit non-conformiste, fait appel aux lecteurs de *Contre-courant* de la Mayenne, de l'Orne et de la Sarthe qui partageraient ces vues. Lui écrire : *Michel Doléans* à *Moncé-en-Belin* (Sarthe).

DERNIERE MINUTE :

Ce lundi 2 mai, la mise en page faite, et le journal prêt à passer sur la machine, nous apprenons par la presse et la radio l'enlèvement d'un prélat attaché du gouvernement espagnol auprès du Saint-Siège, à Rome. Les premières dépêches mettent en cause le « mouvement libertaire espagnol » par une déclaration d'un anarchiste ibérique faite, curieusement, à Madrid. Nous reviendrons, dans notre prochain numéro, sur cette affaire après avoir pris nos renseignements à bonne source.

CONTRE-COURANT.



TARIF DES ABONNEMENTS

Abonnement simple. 10 f.
Abon. hors frontière. 11 f.

La série doit normalement comprendre 15 numéros et 480 pages (sans doute plus). Les abonnements partent du 5 janvier 1966

(Rappel du chèque postal : Louis Louvet, 880-87-Paris)

COLLECTIONS 1965 : Nous avons à disposition des collections complètes de l'année 1965 : 15 numéros plus *Les Preuves* (Le parlement aux mains des banques) de Rassinier. ENVOI FRANCO : 10 f.

Directeur de la publication : Louis LOUVET
Paris — Imp. La Ruche Ouvrière — 10, r. de Montmorency (3e)